



## Égalité femmes-hommes

# Dans le milieu agricole, les femmes doivent encore jouer des coudes

“ Moins invisibilisées, mais toujours discrètes, les femmes en agriculture et dans les métiers du para-agricole peinent encore à prendre toute leur place même si beaucoup savent comment tracer leur voie dans la prise de responsabilités professionnelles. ”

« Nous sommes très loin de la féminisation de l'agriculture », assène François Purseigle, sociologue des mondes agricoles. Car c'est un constat en demi-teinte qu'ont dressé les intervenants de la table ronde organisée par l'association #agridemain sur ce thème, lors du Salon international de l'agriculture, le 25 février dernier. Certes, les filles représentent 47 % des effectifs des lycées agricoles et 60 % de ceux des écoles d'ingénieurs mais elles ne sont que 26 % des chefs d'exploitation et leur part dans le milieu agricole, qui s'élève à 30 %, stagne. C'est pire dans les instances professionnelles où elles se font très rares. Et si, comme dans les chambres d'agriculture, elles occupent un tiers des mandats, bien peu siègent au bureau, hormis quelques grandes dames connues. Plafond de verre, syndrome de l'imposteur, idées reçues, différence salariale : les freins sont encore nombreux pour que les femmes prennent toute leur place dans le pilotage des exploitations comme des instances professionnelles.

**Faire sauter les verrous**  
« D'autant que pendant longtemps, il n'y a pas eu de statut de conjoint collaborateur », exprime encore François Purseigle. La reconnaissance ne date en effet que de 1999. Il force le trait en rappelant que ces femmes « formeront le gros du bataillon des 200 000 agricultrices qui partiront à la retraite d'ici 2030. Et les 30 % de femmes de moins de 40 ans qui s'installent ne compenseront pas ces départs ». L'école d'ingénieur Uni Lasalle a bien pris la dimension du problème. En mesurant les intentions entrepreneuriales de ses apprenants, il apparaît qu'elles sont moins fortes chez les étudiantes que



Aurore Paillard, agricultrice en Saône-et-Loire et administratrice JA nationale.

chez les étudiants. « Une détermination joue et elles ont plus de doutes quant à leurs capacités », observe Valérie Leroux, directrice déléguée. Il y a un vrai travail à faire sur la confiance en soi. « Pour faire sauter les verrous », l'université a mis en place une formation de sensibilisation ainsi qu'un accompagnement à l'entrepreneuriat. À sa mise en place, il y a trois ans, sur un effectif de 300 jeunes, 50 % étaient des étudiantes. Elles ne sont plus que 40 %. Un vrai défi à relever, souligne la directrice, bien que certaines filières (animaux, agroécologiques, projets de territoire) attirent davantage les étudiantes. « Il y a des barrières sur certains métiers à lever », confirme Olivier Claux, associé de MG Consultants, spécialiste du recrutement dans les métiers du monde agricole. Pour autant, les choses évoluent, notamment parce que la loi a apporté un cadre en matière de discrimination à l'emploi. Le premier critère étant le genre. « Les candidates elles-mêmes se disent que c'est possible, comme devenir chef de silo. » Reste « qu'il existe toujours quelque chose de malsain



François Purseigle, sociologue des mondes agricoles.

dans l'air », une petite musique qui fait dire que la femme serait moins disponible sur un poste de travail en raison de ses activités familiales par exemple. « Mais aujourd'hui, on voit des agricultrices qui se partagent les tâches et cela permet à chacun de développer sa carrière », tient à rassurer Olivier Claux.

**Place aux jeunes**  
Aurore Paillard, agricultrice en Saône-et-Loire et administratrice JA nationale, indique que les freins dépendent aussi des secteurs et des milieux où les agricultrices évoluent. « Certains sont plus ouverts que d'autres. Il y a des régions où la femme est cantonnée à la traite et à la comptabilité et l'on peut se faire couper l'herbe sous le pied dans le milieu familial. » Une occasion, selon elle, « de rebondir, de devenir salarié, de trouver une autre exploitation. Il faut avoir la volonté d'y aller ». « À la fin des années quatre-vingts, les femmes ont commencé à se dire qu'elles étaient des agricultrices comme les autres », retrace Laurent Mignan, directeur d'IfoCap, l'organisme de formation des acteurs du monde agricole et rural. « Il y a une

très grande rareté des femmes dans les instances professionnelles », poursuit-il. Et les « leadeuses » sont les arbres qui cachent la forêt. Aussi, l'IfoCap peut proposer des formations dédiées aux femmes « pour gagner en confiance, lever des freins par des partages d'expérience, pallier la peur de prendre la parole, d'être jugée, de ne pas être légitime ». Et puis, il faut laisser la place aux jeunes, ajoute Olivier Claux. Et alors, les choses se font naturellement. »

**Diversité et créativité**  
C'est dans le regard des autres femmes cheffes d'entreprise, hors milieu agricole, à l'Association progrès management (APM), que Céline Vila a gagné en confiance en soi. Maraîchère, elle est une des dix associées des Paysans de Rougeline ainsi que vice-présidente de la commission sociale et fiscale à la FNSEA. Elle exerce de nombreuses responsabilités dans le milieu agricole. « La créativité et l'émulation ne viennent que de la diversité. Et les femmes en font partie, comme d'autres », insiste-t-elle. Cela, d'autant que « le monde agricole est de plus en plus sous pression et face à des difficultés ». Car les femmes, comme le souligne François Purseigle, sont aussi à l'origine de l'évolution des pratiques dans les exploitations, qu'elles concernent l'organisation du travail, les évolutions techniques comme l'introduction de l'informatique ou le développement des circuits courts et de l'agriculture biologique. « Elles sont à l'avant-poste en matière de transition », assure le sociologue. ■

Isabelle Doucet

\* 4 femmes sur 37 au conseil d'administration des JA ; 10 sur 48 à la FNSEA et 11 sur 29 à la MSA.

**TÉMOIGNAGES /** Animatrice, conseillère, formatrice et directrice : quatre femmes ont accepté d'évoquer leur carrière professionnelle dans un univers para-agricole encore très masculin.

## Une égalité de traitement encore loin d'être acquise

« Et le patron, il est où ? » Nombreuses sont les agricultrices à avoir entendu cette vieille rengaine sur le pas de leur porte. Comme si une femme ne pouvait pas tenir une exploitation. En réalité, ce sexisme ordinaire est loin de toucher les seules exploitantes agricoles. « C'est difficile de trouver les bons mots », admet Cécile Crozat. À 51 ans, la directrice de la chambre d'agriculture du Rhône ne le cache pas : sa carrière ne s'est pas toujours déroulée dans le respect. « Dans un autre département, j'ai déjà eu des propositions indécentes d'un ancien élu qui m'a suivi jusqu'à mon domicile », confie celle qui n'a alors pas osé en parler à son employeur. Et les autres exemples ne manquent pas. Comme ce jour où, lors d'une session chambre, un homme lui a rétorqué que forcément, « ici, il fait plus froid que dans une cuisine », alors qu'elle ne faisait que se moucher. Outre les remarques sexistes, la question de la rémunération reste encore un réel défi. « J'ai eu une enquête selon laquelle, à poste égale, il y avait un écart de 100 points entre la moyenne féminine et masculine, soit 600 € bruts par mois. » Sans parler des baisses de rémunération liées à des temps

partiels pris pour s'occuper des enfants. Un choix majoritairement assumé par les mères, par rapport aux pères.  
**Le célèbre syndrome de l'imposteur**  
Des a priori sur la fameuse « secrétaire », Léa Berthelot en a également déjà connu. « Je remplaçais alors la personne sur le ton de la plaisanterie, même si je pense qu'en tant que femmes, on se bride », explique la conseillère Vivia. Agée de 36 ans, celle qui a travaillé de nombreuses années pour la FDSEA et les Jeunes agricultrices de l'Ain, puis à la Fredon, admet avoir parfois ressenti une sorte de syndrome de l'imposteur. « C'est le fait de se dire : "tu crois que tu peux y aller ?" Alors qu'un homme ne se poserait pas la question de postuler ou non. En tant que femme, nous avons parfois l'impression que c'est plus difficile pour nous, qu'il faut forcer le passage, alors que nous donnons beaucoup, comme si c'était notre boutique. Il faut prouver que nous avons notre place, que nous sommes légitimes, que nous connaissons le sujet et une fois que c'est acquis ça roule. » Un mantra qui se retrouve d'autant plus lorsque les femmes exercent un métier technique, physique ou scientifique.

À l'image de Pauline Garcia, connue sous le pseudonyme etho\_diversité sur les réseaux sociaux. L'éleveuse cantalienne s'est spécialisée dans l'étude des comportements bovins, caprins et ovins et dispense des formations dans la France entière. « Quand j'ai commencé à proposer mon activité, je cumulais plusieurs éléments qui pouvaient constituer des freins : être une femme hors-cadre avec une expérience citadine et une approche scientifique. » Le maquillage et les talons en plus, l'effet de garanti à chaque début de formation. « Quand j'arrive, ils se demandent : "c'est quoi son objectif de la journée, nous faire un défilé ?" Puis, lorsque je commence à parler de mon métier, je sens que ça résonne en eux. »

**La nécessité de « se faire respecter »**  
Outrepasser le regard et les a priori de la gent masculine ne s'apparente pas qu'au monde agricole. La directrice du marché de gros de Lyon-Corbas, Claire Chambon, en est l'exemple même. « Au démarrage de ma carrière en grande surface en tant que chef de secteur, c'était compliqué d'être face à des hommes qui avaient beaucoup d'attentes, relate-



Claire Chambon, directrice du marché de gros de Lyon-Corbas et Cécile Crozat, directrice de la chambre d'agriculture du Rhône.

t-elle. Mais l'expérience et la confiance que j'ai gagnées m'ont permis d'avoir du répertoire et l'approche pour m'imposer davantage. » Dorénavant, son poste de directrice, ainsi que les liens et le respect tissés avec les équipes lui confèrent un regard différent. Recruter des femmes aux postes d'acheteuses reste néanmoins une tâche quelque peu difficile. « Actuellement, il n'y en a que deux. Certes, les horaires sont compliqués, mais il faut aussi ne pas se laisser faire pour tenir les négociations et se faire respecter. » Une compétence qui ne s'écrit pourtant pas dans un CV. ■  
Léa Rochon

## PLACE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE EN 2022

**123 700** NON-SALARIÉES

Elles représentent 26,2 % de l'effectif des chefs d'exploitation et ne sont que 5,1 % à diriger des entreprises agricoles.

**51,7 ans** est l'âge moyen des cheffes d'exploitation ou d'entreprises agricoles (48,5 ans pour les hommes).

**10 %** c'est la proportion des femmes à bénéficier du transfert entre époux (soit 0,5 point de moins qu'en 2021).

**17 %** des exploitations ou des entreprises agricoles sont exploitées exclusivement par des femmes.



La part des femmes est très importante dans l'élevage de chevaux (49,4 %), l'entraînement, dressage, haras, clubs hippiques (49,5 %), l'élevage de gros animaux (46,7 %), l'élevage de petits animaux hors volailles et lapins (37,4 %).

Source : Les statistiques de la MSA datées du 8 mars 2022 / Illustrations ©Freepik / Apasac/ARB - LM, 2024

**381 800** SALARIÉES

L'effectif est en hausse par rapport à 2019 mais en recul depuis 10 ans. Les femmes sont deux fois plus nombreuses à temps partiel que les hommes et leurs rémunérations horaires moyennes sont inférieures de 4,6 %.

**39 ans** est l'âge moyen de la catégorie des salariées.

**37 %** des salariés saisonniers sont des femmes en 2020.

**82 %** des salariées du secteur détiennent un CDD (292 200 contrats de travail en 2020).



**39 %** des salariées exercent dans la viticulture. **33 %** dans les cultures spécialisées. **16 %** dans la polyculture associée à de l'élevage.

**PORTRAIT /** C'est un métier méconnu, essentiellement pratiqué par des hommes depuis les années 1960. Mais aujourd'hui les inséminatrices sont de plus en plus nombreuses. Reportage dans le Nord-Drôme, avec une inséminatrice d'XR Repro.

## Dans la peau d'une inséminatrice

Du lundi au samedi, dès 7 h 30, Lucile Zopatti est déjà sur la route. Chez elle, dans le Royans, autour de Saint-Marcellin, voire même en Ardèche, elle se déplace de ferme en ferme pour suivre les troupeaux de vaches et de chèvres, les inséminer ou poser des embryons. « Dans le secteur il y a une bonne dynamique. Beaucoup d'éleveurs travaillent sur la génétique et sont même créateurs ! » À son ton enjoué, on devine que ce métier est une passion. Pourtant, au départ, l'insémination n'était pas une évidence même si elle savait, qu'elle voulait « travailler avec les vaches ». Bonne élève, non-issu du milieu agricole, elle était « conditionnée » à faire de longues études pour devenir vétérinaire ou ingénieure agronome. C'est finalement sur internet qu'elle découvre le métier d'inséminatrice. En 2019, après plusieurs stages et une fois sa licence de biologie terminée, elle devient inséminatrice de la coopérative XR Repro. Cinq ans plus tard, elle ne se verrait pas faire autre chose.

**Une féminisation des métiers techniques et de conseils**

« J'adore le terrain ! On a un suivi régulier du troupeau et un bon contact avec les éleveurs », commente Lucile en descendant de sa camionnette. Premier stop de la journée au Gaec des Goulets. Gants enfilés, échographe en main, moniteur autour du cou, l'inséminatrice entre dans l'étable. Pascal Bellier, l'un des exploitants, lui indique les animaux à exa-

miner, immobilisés au cornadis. Un bras dans le rectum de la vache, un œil sur le moniteur, Lucile trouve encore le temps de discuter avec l'éleveur. Ce dernier raconte comment il a vu les métiers de techniques et de conseils se féminiser depuis une dizaine d'années. « Aujourd'hui sur dix personnes que l'on rencontre, sept sont des femmes. » Lucile acquiesce : « Dans ma formation d'inséminatrice aussi on était majoritairement de filles ! En revanche, mes clients restent principalement des hommes. »

**Le physique n'est pas un frein**

Face aux éleveurs, Lucile ne s'est jamais sentie jugée : « On est toujours bien accueillie ! Ils sont même plus admiratifs que si c'était un homme. » Plus d'admiration, et peut-être plus d'attention pour ce qui est de la contention des animaux. « Mais en réalité, même pour une personne grande, une vache en logette, c'est inconfortable ! », assure-t-elle. L'inséminatrice n'a d'ailleurs jamais vu son mètre 58 comme un frein, « si la vache est trop grande, on prend un marchepied ! Il faut simplement s'organiser pour travailler dans les meilleures conditions possibles. En tout cas, les vaches sont toujours pleines... Ça n'a pas l'air de les gêner ! »

Ces dernières années, l'activité s'est même développée au point d'installer deux inséminatrices sur le secteur de Saint-Marcellin. Une évolution qui offre davantage de souplesse à Lucile et Maëva, son binôme sur le secteur. « Les amplitudes horaires peuvent être importantes et variables d'une journée à



À 25 ans, Lucile Zopatti est inséminatrice. Un métier qui la passionne et dans lequel elle entend continuer à développer son savoir-faire.

©AD-PDeDeus

l'autre, mais on est autonome et on peut se remplacer en cas de besoin », détaille Lucile. Et si aujourd'hui les deux inséminatrices ont moins de 30 ans, la question de la maternité pourrait se poser un jour. « On peut être arrêté assez tôt en raison du risque de maladie abortive, mais on a aussi la possibilité de réaménager le travail pour continuer... C'est important de savoir que ça ne sera pas un problème. » ■  
Pautine De Deus

**MSA /** Inégalités de genre encore très prégnantes en agriculture



Deux tiers (66 %) des actives agricoles considèrent qu'il est plus difficile pour une femme qu'un homme de travailler dans le secteur agricole.

Le premier baromètre MSA sur « Les femmes dans le monde agricole » ne dessine pas de progrès fulgurant. Si les trois quarts des agricultrices (77 %) estiment avoir de bonnes relations avec les hommes du milieu agricole, 83 % constatent des inégalités de genre, selon cette étude parue le 14 février. Un phénomène jugé plus fort que dans les autres secteurs par un tiers d'entre elles (31 %). Les femmes actives du monde agricole disent à une courte majorité (61 %) se sentir aussi légitimes que les hommes. Elles sont près d'une sur deux à se considérer moins soutenue ou accompagnée (41 %), moins reconnue pour la qualité de leur travail (42 %), moins acceptée (48 %) et moins respectée (48 %). Ces sentiments ressortent davantage en élevage, où les sondées se perçoivent comme moins légitimes que les hommes (42 %), moins respectées (54 %). Finalement, deux tiers (66 %) des actives agricoles considèrent qu'il est plus difficile pour une femme qu'un homme de travailler dans le secteur. L'étude du cabinet Verian se penche aussi sur les conditions de travail. Deux tiers (66 %) des femmes actives du monde agricole jugent leur rémunération insuffisante, une part qui monte à près des trois quarts (73 %) parmi les cheffes d'exploitation. Concilier vie privée et vie professionnelle reste compliqué pour elles : 41 % ne sont pas satisfaites de l'équilibre entre les deux. Cette proportion grimpe même à 52 % parmi les cheffes d'exploitation.

**Des profils variés**

Plus généralement, l'étude dresse le profil des actives agricoles. « Il n'y a pas de portrait type des femmes actives dans l'agriculture, mais différents profils et origines », souligne Laure Salvaing, directrice générale de Verian. Seule une sur deux (52 %) a son conjoint qui travaille dans le secteur agricole. Les actives dans l'agriculture ont des origines diverses ; 46 % sont issues d'une famille agricole, 30 % d'une famille rurale non agricole et 24 % d'une famille citadine. Là encore, cela varie selon le statut : les agricultrices sont pour moitié issues d'une famille agricole (55 % pour les cheffes d'exploitation et 52 % pour les employées de main-d'œuvre), alors que c'est le cas d'une salariée sur trois (34 %). Autre fait marquant, 37 % des sondées ont intégré le secteur dans le cadre d'une reconversion professionnelle. « Quand on voit que cette proportion monte à 44 % parmi les cheffes d'exploitation, cela semble traduire la volonté entrepreneuriale des femmes du monde agricole, sans oublier une forme de dynamisme du secteur », estiment les auteurs. ■  
J-C. D.